

Colette Sepel

Saint Guyotat, poète et clinicien

Il y a Guyotat le poète, qui travaille la langue en profondeur, la pétrit pour l'amplifier et y retrouver le rythme de la langue biblique des prophètes. Et puis il y a Guyotat le clinicien, issu d'une longue lignée de médecins et de chirurgiens. Les deux sont bien sûr intimement liés mais c'est au clinicien qu'ici je m'intéresse, celui qui dans le premier quart de son dernier récit, *Idiotie*¹, nous décrit, dans une langue rigoureusement précise, la genèse de la double opération qui le fait tomber en écriture et en rébellion, tandis que, pour la première fois, il bascule en dépression.

Explications (2000), *Coma* (2006), *Formation* (2007) nous en avaient déjà donné un aperçu. Avec *Idiotie*, Guyotat dissèque les années pivots, celles de son entrée dans l'âge adulte, qui vont de ses 18 à ses 22 ans (1958-1962), de la mort de sa mère à son retour d'Algérie. Il nous y fait pénétrer par le biais d'une succession de scènes dont on ne sait si elles sont vécues, rêvées, imaginées, hallucinées. Peu importe, elles sont toutes intensément réelles, « projetées sans écran² », vécues par l'odorat, l'ouïe, la vue, le toucher, dans un « intervalle entre la raison et l'explosion³ », par un jeune homme qui, depuis l'enfance, restait « tendu en prévision du pire⁴ ».

Le pire, il le savait possible, il le connaissait déjà mais par procuration : les camps de concentration nazis où des frères et sœurs de son père et de sa mère avaient été déportés, l'Algérie en guerre où son frère aîné effectuait son service militaire, la mort contre laquelle son père, médecin de campagne et de montagne, ne pouvait parfois rien. Ce pire va lui tomber dessus avec la mort de sa mère adorée, idéalisée, sanctifiée, alors qu'explose ce qu'il appelle « la fatalité sexuelle ». D'un côté donc la mort et de l'autre le sexe, la recherche éperdue et impossible du corps féminin, du sexe féminin flairé, entraperçu, insupportablement présent, par le jeune puceau binoclard qui n'est pas sans nous rappeler le Vittorio Gassman aveugle et manchot du film de Dino Risi, *Parfum de femme*. Entre la mort et le sexe, l'écriture, seul recours pour calmer l'embarras fiévreux du corps et tenter de lui redonner vie après la perte. Car l'appel au père, aimé et admiré, est vain. Le médecin









remarquable n'entend rien du désarroi de ce fils depuis toujours différent, de ce « grand adolescent incertain, issu de sa semence et n'y faisant pas honneur ⁵ », qui pourtant hurle sa douleur : d'abord par la fugue, ensuite par le vol, juste après Noël, dans le lieu sacré, dominé par le clocher de l'église, de cette chambre conjugale désertée depuis deux ans par le père, où la mère a donné vie à ses six enfants et où elle s'est éteinte, enfin par le refus du sursis qui le fera se retrouver conscrit puis soldat dans l'Algérie en guerre.

C'est autour du vol et de ses suites que culmine et se clôt le premier quart du récit. Dans une scène formidable, traumatique, qui va plonger le jeune homme pour la première fois dans la mélancolie, le père accusateur et le fils rebelle s'affrontent, jusqu'à l'aube. « Tenir jusqu'au jour pour fuir à jamais », écrit-il. Mais fuir quoi ? Non pas tant la violence passionnelle de leur affrontement que l'effondrement du père qui finit par le supplier à genoux de ne pas l'abandonner. Guyotat décrit magnifiquement l'état de mort subjective dans lequel ce retournement du père accusateur en père humilié le plonge, une « mort à vie ». « Je dois contrôler, de ma raison interdite, tous les actes que la nature rend naturels ⁶ », écrit-il. « Je n'existe plus. Comment, n'existant plus, vivre ?... mourir même, j'en suis indigne ⁷. » Il se prive de nourriture et de repos, d'écriture, erre dans une sorte de périple expiatoire. Le retour à la vie ne se fera qu'un mois plus tard, dans l'église Saint-Eustache, autour de l'apparition quasi miraculeuse et salvatrice d'une putain en fourrure blanche.

Une solution rédemptrice s'est alors imposée à lui, l'auto-engendrement, considérer qu'il ne vient de nulle part que de lui-même, et pour cela : « Abatte mon je, vivre sans. Sans retenue, les seuls sens, animal. Exister sans être ⁸. »

Nous sommes alors en 1960, il a 20 ans, à la rébellion contre le père va succéder celle contre l'autorité militaire, je vous laisse le découvrir.

Mots-clés : passage à l'acte, mort subjective, écriture.

-
1.  P. Guyotat, *Idiotie*, Paris, Grasset, 2018.
 2.  *Ibid.*, p. 244.
 3.  *Ibid.*, p. 200.
 4.  *Ibid.*, p. 161.
 5.  *Ibid.*, p. 28.
 6.  *Ibid.*, p. 44.
 7.  *Ibid.*, p. 46.
 8.  *Ibid.*, p. 76.